

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Bertrand et Raton, ou l'art de conspirer

Scribe, Eugène

Genève, 1834

Scène XII

[urn:nbn:de:bsz:31-90297](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90297)

KOLLER, *vivement.*

Du roi !... est-il possible !... Qu'est-ce que cela signifie ?
(*Il ouvre la lettre qu'il parcourt.*) O ciel ! un pareil ordre !...

RATON, *le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.*
Vous voyez déjà l'effet...

KOLLER.

Christian !... c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, monsieur, comment il se fait...

RATON, *gravement.*

Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement : c'est l'ordre du roi ; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, *le retenant.*

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc dans ce papier ?

RATON.

Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (*A sa femme et à Jean.*) Viens, femme, partons.

JEAN.

J'aurai une place ! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... je vous suis notre maître.

Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.

SCENE XII.

RANTZAU, *sortant de la porte à deux battans à gauche ;*

KOLLER, *debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.*

KOLLER.

Grand Dieu ! monsieur de Rantzau !

RANTZAU.

Monsieur le colonel me semble bien préoccupé.

KOLLER, *allant à lui.*

Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU.

Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, *avec étonnement et à part.*

Sa démission!... l'autre parti va donc mal! (*Haut.*) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre!... et de qui!

KOLLER, *à demi-voix.*

Du roi.

RANTZAU.

Pas possible!

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus depuis long-temps ni du gouvernement ni des affaires de l'état, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter ce soir même Mathilde et Struensée.

RANTZAU, *froidement et après avoir regardé l'acte.*

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemarck.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous?

RANTZAU.

C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, *avec inquiétude.*

Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place?

RANTZAU.

Ce que je ferais !... D'abord je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez ; mais dans quel sens ?

RANTZAU , *froidement.*

Cela vous regarde. Comme en toute affaire votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER.

Monsieur...

RANTZAU.

C'est là , je pense , ce que vous me demandez , et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre ; il y a là : Au général Koller.

KOLLER , *à part.*

Au général !... ce titre qu'on m'a toujours refusé... (*Haut.*)
Moi, général !

RANTZAU , *avec dignité.*

C'est justice : un roi récompense ceux qui le servent , comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER , *lentement et le regardant.*

Pour récompenser ou punir il faut du pouvoir ; en a-t-il ?

RANTZAU , *de même.*

Qui vous a remis cet ordre ?

KOLLER.

Raton Burkenstaf , chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER , *vivement.*

Votre excellence peut-elle me l'assurer ?

RANTZAU, *froidement.*

Je n'ai rien à vous dire ; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre : je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends... (*Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.*) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord ; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, *lentement.*

Sont faciles... la garde du palais vous est confiée ; vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés...

KOLLER, *avec incertitude.*

D'accord ; mais si l'on échoue...

RANTZAU, *négligemment.*

Eh bien ! que peut-il arriver ?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, *se retournant vers lui avec fermeté.*

N'est-ce que cela qui vous arrête ?

KOLLER, *de même.*

Oui.

RANTZAU, *de même.*

Aucune autre considération ?

KOLLER, *de même.*

Aucune.

RANTZAU, *froidement.*

Eh bien ! alors, rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire ?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

— Et sous quel prétexte ? pour quel crime ?

RANTZAU, *lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.*

En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensee verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore ?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre !

RANTZAU.

Du tout ; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment ?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, *avec fureur.*

Mais vous êtes donc pour le roi ? vous agissez donc en son nom ?

RANTZAU, *avec fierté.*

Je n'ai pas de compte à vous rendre ; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne ; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence : cela me convenait alors, cela ne me convient plus aujourd'hui ; et puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (*D'un air impératif et à demi-voix.*) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi, d'arrêter cette nuit même, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensee, ou sinon...

KOLLER, *dans le plus grand trouble.*

Eh bien ? dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez.

Il fait un pas pour sortir.

KOLLER, *l'arrêtant.*

Monsieur le comte !...

RANTZAU.

Eh bien ! que décidez-vous, colonel ?

KOLLER.

J'obéirai !

RANTZAU.

C'est bien ! (*Avec intention.*) Adieu... général !

Il sort par la porte à gauche et Koller par le fond.
